

Repentir ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 5 décembre 1933

1 Sidqi Pacha s'est repenti et est revenu, et a annoncé son retrait, après être allé et venu, matin et soir, en multipliant les cris d'appel au combat ; et le soir ne fut pas plus tôt tombé et le matin venu qu'il déposa les armes, et sut que Dieu est vérité, et qu'il s'était fait à lui-même plus de tort qu'il n'en avait fait aux gens, s'était fait à lui-même plus de mal qu'il n'en avait fait aux gens, et avait, de ses propres mains, forgé ces fers et ces chaînes dans lesquels il traîne désormais ses pas, captif entre les mains du ministère sans espoir d'évasion, et abaissé devant l'autorité du ministère, sans espérance ni attente de retrouver quelque honneur.

2 Sidqi Pacha s'imaginait éternel au pouvoir, s'imaginait avoir assuré le mouvement des astres et dompté les vicissitudes des jours, s'imaginait pouvoir étendre son autorité écrasante sur les gens sans que quiconque puisse la contenir, et répandre parmi eux sa force redoutable sans que quiconque puisse la replier, et se croyait à l'abri de tout retournement du destin ou de toute agression des malheurs ; alors il devint tyrannique et injuste, transgressa et s'empara du pouvoir, et soumit les gens à un excès qui ne connaissait ni patience ni réflexion, et ne s'éclairait ni d'un avis ni d'une pensée, mais était plutôt cet excès qui se précipite comme un torrent, sans calme, sans quiétude, sans souci du lendemain — jusqu'à ce que, les jours ayant tourné, le vaincu devienne autre que le vainqueur, sans que Sidqi Pacha en tirât la leçon, si pesante fût cette leçon, ni en tirât l'avertissement, si sévère fût cet avertissement. Car il s'imaginait que ceux qui l'avaient craint hier le craindraient aujourd'hui, et que ceux qui l'avaient exalté hier l'exalteraient aujourd'hui, et l'orgueil est chose propre à la nature humaine, et il est l'une des faces de la faiblesse, cette faiblesse qui corrompt les âmes, enhardit les cœurs à la tyrannie, et ruine les actions ; ainsi Sidqi Pacha se figurait-il que les gens le craignaient parce qu'il était redoutable, et l'exaltaient parce qu'il était grand, et il estimait que les gens le craindraient toujours et l'exalteraient toujours, sans qu'il lui vînt à l'esprit que les gens ne l'avaient craint que parce que les affaires du pouvoir étaient en ses mains, et parce qu'il était soutenu et appuyé, et qu'ils ne l'avaient exalté que parce qu'il réunissait en sa personne des ressorts de la convoitise et de l'espoir, comme des ressorts de la crainte et du désespoir, ce qui soumet les faibles et attire ceux qui recherchent profits

et faveurs — si bien que, lorsque le pouvoir se retira de lui, et que l'autorité l'abandonna, il ne fut plus rien du tout.

3 Nous avons cru que Sidqi Pacha possédait assez d'intelligence et de perspicacité, assez de clairvoyance sur la vérité des choses, pour le préserver de cet orgueil, et pour lui apprendre que ceux qui s'empressaient autour de lui, se réfugiaient auprès de lui, et se ruaient vers lui, ne s'empressaient en réalité qu'autour du pouvoir, ne se réfugiaient qu'auprès de l'autorité, et ne se ruaient que vers les avantages. Mais les circonstances n'ont voulu être, envers cet homme, qu'inclémentes jusqu'à l'extrême degré de l'inclémence, n'ont voulu montrer, avec clarté et évidence, que cet homme, qui avait abusé les gens à son propre sujet, et s'était abusé lui-même à son propre sujet également, manquait même de cette qualité sans laquelle nul ne peut porter les charges de la vie politique ; le voici donc s'opposer et se quereller, s'en prendre et résister, se croire fort et s'imaginer qu'il peut renverser des ministères. Et cela aurait pu être possible, si cet homme avait suivi, avec son intelligence et sa compétence, une voie droite et honnête, qui ne corrompt pas l'intelligence et ne falsifie pas les compétences.

4 Cela aurait été possible si cet homme avait été fidèle à sa nation plus qu'à lui-même, avait servi sa nation plus qu'il ne s'était servi lui-même, et avait accepté les exigences d'une vie constitutionnelle véritable comme les accepte l'homme intègre, luttant alors contre ses rivaux d'une lutte honorable, à l'intérieur du Parlement comme à l'extérieur ; il eût alors été possible, voire probable, que sa compétence et son intelligence l'élèvent jusqu'où il peut servir et être servi, être utile et profiter, jusqu'où il peut établir des ministères et les renverser. Mais il n'a voulu que courber son chemin, orienter son intelligence et sa compétence dans cette direction néfaste qui ruine les affaires de l'homme et ruine aussi les affaires des gens ; il a négligé tout sauf lui-même, posant les fers, forgeant les chaînes, instituant des pratiques odieuses, puis il a regardé, et il n'avait rien fait de plus que s'enchaîner lui-même, fortifier ses rivaux, faire de son intelligence un bavardage vain, de sa compétence un exercice futile, et de son habileté une chose sans profit. Et combien nombreux sont ceux que l'orgueil trompe sur leur propre compte, et qui suivent le chemin de cet homme, gaspillant une intelligence qui aurait pu servir et une compétence qui aurait pu être utile. Ils veulent s'imposer aux circonstances, et voici que les circonstances s'imposent à eux ; ils veulent abaisser les peuples et les

soumettre, et voici que les peuples leur montrent qu'ils sont trop faibles pour abaisser quiconque hormis eux-mêmes, et trop démunis pour se garder des atteintes du malheur.

5 Sidqi Pacha croyait que les fers qu'il avait préparés, les plans qu'il avait tracés, et les pratiques d'injustice et de corruption qu'il avait instituées, étaient des armes qui ne serviraient qu'à combattre le Wafd, et ceux qui inclinaient vers le Wafd ; il croyait que ces armes ne seraient jamais employées contre lui, ni ne le contraindraient à la soumission et à la reddition. Mais il n'était pas resté écarté du pouvoir plus de quelques jours qu'il vit les gouverneurs de province, et ceux qui leur ressemblent, se comporter envers lui exactement comme il avait voulu qu'ils se comportent envers ses rivaux. Il avait cru que les gouverneurs le révèreraient, le craindraient, se souviendraient de ce qu'il avait fait pour eux et de la protection qu'il leur avait accordée, et auraient trop honte pour lui rendre cela par l'ingratitude et le reniement. Mais il constata bientôt que les gouverneurs ne révèrent que le ministère, ne craignent que le ministère, ne se souviennent que d'une chose : que le ministère seul a le pouvoir de maintenir les gens à leurs postes ou de les en démettre, et n'ont honte que devant ceux qui détiennent le pouvoir de démettre, de transférer, et de maintenir.

6 Et Sidqi Pacha croyait que ses partisans et ses fidèles, qu'il avait rassemblés de tous côtés et réunis de toutes directions, tiendraient bon avec lui et lui garderaient foi ; il ne fallut guère de temps pour qu'il apparaisse que ces partisans et ces fidèles n'étaient en réalité que des partisans du pouvoir et des fidèles de l'autorité ; ces partisans et ces fidèles n'auraient tenu bon avec Sidqi Pacha et ne lui auraient gardé foi que s'il les avait rassemblés autour de lui avant de s'élancer vers le pouvoir, pour une idée ou pour une doctrine. Combien faible est la mémoire de cet homme ! Car il a oublié que, toute sa vie durant, avant d'entrer au ministère, il n'avait eu ni partisans ni fidèles.

7 Et maintenant Sidqi Pacha regarde autour de lui, et voit les gouverneurs se détourner de lui et lui déclarer la guerre, voit ses partisans le fuir ou l'accueillir de reproches, le recevoir avec désaveu, et voit le ministère lui donner le choix entre l'obéissance offerte de bon gré, et l'obéissance offerte sous la contrainte et la soumission.

8 Il y a, dans les événements de ces jours, des leçons qui presseraient les gens d'en profiter et d'en tirer parti. Car qui aurait cru que cet homme se soumettrait et s'inclinerait devant le docteur Rafaat

Pacha ? Qui aurait cru que le docteur Rafaat Pacha triompherait et prévaudrait sur cet homme sans prononcer un mot, sans articuler une syllabe, sans accomplir un seul acte ? Qui aurait cru que des gens qui, hier encore, ne voyaient que cet homme, ne croyaient qu'en lui, ne juraient que par lui, se retourneraient aujourd'hui contre lui, certains lui déclarant ouvertement la guerre, d'autres le manœuvrant et le contre-manœuvrant, d'autres encore se rendant chez lui, s'asseyant à sa table, mangeant sa nourriture, écoutant ses propos, puis annonçant dans les journaux qu'ils l'abandonnent et ne lui accordent nul soutien, si peu que ce soit ? Qui aurait cru que les circonstances contraindraient cet homme à offrir l'obéissance, à se repentir dans la soumission et l'abaissement, et à déclarer qu'il ne s'était jamais lui-même porté candidat à la présidence de la Chambre des députés, mais que certains de ses propres partisans l'y avaient porté, puis à demander à ces mêmes partisans de ne pas insister sur sa candidature, par pitié pour eux, ou par pitié d'eux pour les deux à la fois ?

9 Oui, qui aurait cru, ou même imaginé, que les affaires de cet homme en viendraient à cet état si détestable, et constaterait que sa nation, qui le rejetait alors que l'affaire était en ses mains, demeure encore attachée à ce rejet et à cette aversion, sans lui accorder de pitié, puisqu'il ne lui a laissé aucune voie pour lui en accorder, ni de tendresse, puisqu'il ne lui a laissé aucune voie pour lui en accorder, tandis que ses partisans et ses fidèles le rejettent et lui tournent le dos en fuyant.

10 On prétend que cet homme n'a offert l'obéissance et remis sa main entre celles de ses rivaux que parce qu'il ne doutait pas d'être abandonné au conseil de direction du parti et démis de la présidence du parti s'il ne revenait pas à la raison et ne déclarait pas sa soumission et sa reddition. Pourquoi donc n'a-t-il pas persisté dans sa démission, une fois qu'il eut démissionné ? Cela n'eût-il pas été plus honorable pour lui, et n'eût-il pas mieux préservé son rang parmi les gens ? Si, assurément — mais l'orgueil lui a fait croire qu'il pouvait manœuvrer et contre-manœuvrer, et l'emporter par la manœuvre et la contre-manœuvre, et voici que toutes ses affaires se retournent contre lui. Vous entendrez certaines gens dire qu'il n'a été vaincu que pour revenir à la charge, qu'il n'a reculé que pour avancer, qu'il n'a offert l'obéissance que pour proclamer la révolte. Il rusait et trompait, diront-ils — et la guerre n'est-elle pas ruse et tromperie ? Mais ne croyez pas ces gens, et ne pensez pas que cet homme puisse se relever de sa chute. Car tant qu'il restera, parmi les gouverneurs de province, des hommes qui

rassemblent les députés d'une province et les retiennent dans une salle du bâtiment de la province, tant qu'il restera des gouverneurs qui rassemblent les députés d'une province et les accompagnent au Caire, tant qu'il restera des gouverneurs qui escortent les députés d'une province jusqu'à leurs hôtels dans la capitale, et tant qu'il restera des députés qui acceptent cela des gouverneurs et leur obéissent en cela, ni la contre-manœuvre ni la manœuvre ne lui serviront de rien, ni la compétence ni l'intelligence ne lui seront d'aucun secours ; il n'y a que l'obéissance — l'obéissance offerte de bon gré, ou l'obéissance offerte sous la contrainte.

11 Non — nous l'avons dit, le jour où cet homme démissionna, ou fut contraint de démissionner, que sa vie politique était close, que sa mort politique était devenue une certitude inéluctable, et qu'il ne restait plus apte à la lutte et à l'effort propres aux hommes politiques. Et cet homme, après sa sortie du pouvoir, a poursuivi quelque temps une certaine agitation que les gens ont prise pour de la vie, mais qui n'était rien de plus qu'un reste de vie.

12 On prétend qu'il a préparé d'innombrables interpellations et des questions sans nombre, et qu'il en usera pour renverser le ministère lorsque le Parlement se réunira. N'en croyez rien, et n'y accordez aucune confiance ; ce ne sont là que nouvelles et rumeurs répandues par cet homme au seuil de sa défaite, pour se prémunir contre ces rivaux qui le pressent et lui arrachent ce qu'ils veulent — non par l'intelligence, ni par la compétence, ni par le tact, ni par l'habileté du discours, mais par la seule force, cette force que cet homme n'a jamais connue autrement que pour l'étendre sur les gens lorsqu'elle lui obéissait, et pour s'incliner devant elle une fois qu'elle est passée de lui à d'autres. Il n'interpellera pas, et il ne questionnera pas ; et s'il interpelle ou questionne, il ne le fera qu'avec gêne. Et je crains fort que, s'il songeait à une interpellation, il ne trouve pas, parmi ses partisans et ses fidèles, ces dix hommes indispensables pour qu'une interpellation puisse même être présentée.

13 Cet homme a bien fait de se repentir, de revenir, et d'annoncer son retrait, et il fera bien s'il accepte le conseil de son rival le président du Conseil, préférant le repos et jouissant des plaisirs de la vie pour ce qui lui en reste.